Samedi, 3ème Semaine du Temps Ordinaire – Lérins, 31 janvier 2026

Messe votive du Saint-Esprit pour l'élection de l'Abbé

Lectures : 2 Samuel 12,1-7a.10-17 ; Psaume 50, 12-17 ; Marc 4,35-41

L'évangile de ce jour est bien adapté à la circonstance de l'élection d'un nouvel abbé pour la communauté de Lérins et pour la Congrégation de l'Immaculée Conception dont il est le président. Non tant parce que l'abbé de ce monastère est un abbé, pour ainsi dire, « maritime », qui doit souvent prendre le bateau et pas toujours sur une mer tranquille, mais parce que cet évangile décrit le véritable enjeu de la vocation monastique et du berger qui doit la conduire dans une communauté. La vie monastique, comme toute vie chrétienne, est toujours une traversée qui veut obéir à l'appel du Seigneur : « Passons sur l'autre rive ! » La vocation de tout baptisé, et de chaque moine et moniale qui est appelé et aidé à vivre consciemment son baptême, est toujours un passage où l'on quitte la rive d'une situation acquise pour atteindre celle, inconnue, de la destinée que Dieu nous réserve. La rive ultime, bien sûr, est celle de l'éternité, celle que nous atteindrons par le passage de la mort. La question, dans la traversée de la vie comme dans la traversée de la mort, est si oui ou non, nous permettons au Seigneur de nous appeler vers l'autre rive et surtout si nous lui permettons de nous y conduire.

Mais là, l'évangile de ce jour nous montre que la manière dont Jésus nous conduit dans cette traversée est bien mystérieuse. Car, tout d'abord, ce n'est pas lui qui œuvre pour cette traversée, ce n'est pas lui qui rame. Ici on a même l'impression que les disciples doivent carrément porter Jésus dans la barque : « ils emmenèrent Jésus, comme il était, dans la barque », comme lorsque des parents portent dans la voiture l'enfant déjà endormi pour rentrer à la maison. Et, dans la barque, Jésus dort, d'un sommeil si profond qu'aucune tempête ne le réveille, comme s'il s'était évanoui d'épuisement. Et pourtant, c'est lui qui a lancé la traversée, c'est lui qui nous a dit ce que nous devions quitter, et c'est lui qui sait la destination, la destinée de ce voyage.

Chaque supérieur est appelé à conduire une traversée voulue par le Seigneur, une traversée obéissante à son appel, où Sa présence est réelle mais pas évidente. On conduit une communauté, on traverse pas mal de tempêtes, on se fatigue à ramer et à stimuler les frères à ramer, et le Maître qui a voulu tout cela, qui nous a appelé à tout cela, qui seul connaît la direction, et bien, lui, il est comme un corps mort, une présence apparemment inefficace, qui n'aide pas, qui nous laisse seuls à nous débrouiller pour faire son œuvre. Jésus dort, il se repose, comme un Dieu qui prendrait son *shabbat* avant la fin de la création, et surtout avant l'accomplissement de la rédemption.

Et pourtant, il est là. Nous le voyons bien présent, endormi sur le coussin à l'arrière de la barque agitée, à l'arrière de nos propres agitations. Nos agitations intérieures reflètent l'agitation du monde extérieur, du vent et de la mer. « Les vagues se jetaient sur la barque, si bien que déjà elle se remplissait. »

Notre cœur, nos sentiments, reproduisent instantanément l'agitation du monde, du monde immédiat de la vie communautaire, des soucis de chaque jour, des mouvements d'humeur de nos confrères, ou, plus immédiatement encore, les hauts et les bas de notre état physique ou psychologique, de notre santé, de nos forces. C'est comme si notre cœur était à fleur de peau, ressentant et reproduisant aussitôt tout ce qui bouge autour de lui.

Quel contraste avec le Christ dormant au beau milieu de la tourmente ! Quel est le secret de cette paix souveraine ? Les disciples en arrivent à suspecter une indifférence égoïste : « Maître, nous sommes perdus ; cela ne te fait rien ? » Ils sont au bout de leurs nerfs, autrement ils n'auraient jamais pensé cela de Jésus. Mais, au fond, même ainsi ils s'adressent à lui comme extrême possibilité de salut.
Et Jésus, en se réveillant, dévoile immédiatement la nature de sa paix, de la tranquillité de son cœur. Son cœur ne subit pas les agitations extérieures car ce qui l'apaise et le rassure est plus grand et profond que ce qui agite les disciples, que tout ce qui nous agite. Le Père est la paix de son cœur, le secret de sa tranquillité. Son cœur est habité par Celui qui a fait le ciel, la terre et la mer et tous leurs habitants.
Jésus, réveillé, manifeste la maîtrise de Dieu sur l'univers entier dans laquelle il se repose : « Réveillé, il menaça le vent et dit à la mer : "Silence, tais-toi !" Le vent tomba, et il se fit un grand calme. » La paix de son cœur ne subit pas les agitations du monde : elle les domine, elle se communique à elles. Le cœur du Christ, sa vie intérieure de communion d'amour avec le Père, est une puissance qui apaise tout, comme si toute la création était un enfant angoissé et en larmes qu'une maman console et rendort sur son sein.
"*Tranquillus Deus tranquillat omnia* – le Dieu paisible apaise toutes choses", écrit saint Bernard (*Sup. Cant*. 23,16).

Alors les disciples sur la barque, après avoir été paternellement corrigés par le Christ – « Pourquoi êtes-vous si craintifs ? N'avez-vous pas encore la foi ? » – sont « saisis d'une grande crainte », et se demandent qui est cet homme qui a tant de pouvoir sur les forces violentes de la nature. Ils ne comprennent pas encore que Jésus les invite à partager la même puissance. Non d'une manière magique, mais en entrant, par la foi confiante, dans son espace intérieur de communion filiale avec le Père. Il les invite à partager son cœur, son amour, sa prière, sa paix.

C'est essentiellement à cela, au fond, qu'un père abbé doit toujours conduire soi-même et ses frères. Il ne s'agit pas de devenir plus forts que les agitations du monde, bien réelles, mais d'écouter l'appel du Christ qui nous invite à demeurer dans son cœur qui, dans l'Esprit, aime le Père. Par cet amour, Jésus embrasse la création entière, y compris le vent, les vagues et la tempête, et toutes les agitations et désolations humaines, en transmettant à tous et à tout, la paix confiante de l'Amour trinitaire. La Trinité est en effet la rive de départ et la rive d'arrivée de la traversée de notre vie. Ces rives ne sont pas, malgré l'apparence, deux rives séparées, car le fond de la mer les unit, comme les deux mains d'une maman qui tiennent l'enfant, endormi ou agité, tout contre son cœur.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori, abbé général OCist